

Tomáš HOSKOVEC.

## LE TEMPS COMME CATÉGORIE VERBALE ET LA RECONSTRUCTION DE L'INDO-EUROPÉEN

0. Le but du présent mémoire est de montrer la pluralité des voies par lesquelles des catégories verbales de base et notamment celle de temps pouvaient prendre structure dans les systèmes grammaticaux des langues indo-européennes anciennes pour donner du relief au phénomène de paradigmatization, trop souvent négligé lors de la reconstruction de l'indo-européen.

1. Vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle s'était établi, à propos des catégories grammaticales du verbe indo-européen, le tableau suivant: le verbe aurait eu trois *t h è m e s* (ceux de présent, d'aoriste et de parfait), développant chacun plusieurs *m o d e s* (indicatif, subjonctif, optatif, impératif), multipliés par trois *v o i x* (actif, moyen, passif). La catégorie grammaticale de *t e m p s* aurait été une sous-division, voire un raffinement de la catégorie plus générale d'*a s p e c t*, catégorie manifestée par le thème verbal. Pour primordial on tenait la distinction entre le temps du présent et celui du passé laquelle se serait opérée par l'opposition des désinences dites *p r i - m a i r e s* (pour marquer un événement/état actuel, donc au temps du présent) et *s e c o n d a i r e s* (pour marquer un événement/état non-actuel, donc, en particulier, révolu), le temps du passé étant marqué en plus par l'*a u g m e n t*. Par conséquent, on distinguait, au sein du thème aspectuel de présent, un (*indicatif*) *présent* (temps du présent) d'un *imparfait* (temps du passé), de même que l'on distinguait, au sein du thème aspectuel de parfait, un *parfait* (temps du présent) d'un *plus-que-parfait* (temps du passé), tandis que l'indicatif dérivé sur le thème d'aoriste n'aurait porté, en vertu de sa nature aspectuelle, que la valeur temporelle du passé. Le futur était tenu pour une forme ultérieure et on y voyait le plus souvent un subjonctif dérivé sur l'aoriste.

1.1. S'étendant du *Compendium* par August Schleicher (1861-1862) au *Grundriss* par Karl Brugmann (1897-1916) et Berthold Delbrück (1893-1900), la vision de l'indo-européen que nous venons d'esquisser résultait d'une projection très directe de l'état des choses du vieil-indien et impliquait, en outre, une bizarre d'échelle axiologique: le grec était de haut prestige parce qu'il reproduisait bien fidèlement le système du vieil-indien, au latin on reprochait d'avoir fusionné l'aoriste avec le parfait et

abandonné le moyen, tout en le gardant pour une langue «civilisée», tandis que les vieux Germains, Slaves ou Baltes se voyaient jugés de «barbares» qui avaient trop simplifié les précieuses catégories du verbe indo-européen... C'était un paradigme d'évolution par **d é g é n é r a t i o n**, terme utilisé par Schleicher même.

Paradoxalement, un des meilleurs exemples d'une pareille «évolution par dégénération» nous est fourni dans l'histoire de l'étalon même, le vieil-indien ayant effectivement beaucoup évolué par voie de simplification fonctionnelle, tout en gardant la richesse formelle de son inventaire grammatical. Tandis que le védique distingue (tout comme l'avestique), sur le plan d'aspect, au moins entre le parfait d'un côté et l'aoriste et l'imparfait de l'autre (tous les trois temps étant à la fois d'aspect distinct en grec), le sanscrit littéraire n'y voit que trois façons formellement différentes de dire un seul prétérit sans aucune différence d'aspect. Les auteurs indiens choisissaient la forme du prétérit d'après d'autres critères: tel cherchait le terme le plus euphonique pour son vers, tel le plus régulier pour être sûr de ne pas commettre une faute, tel au contraire le plus irrégulier pour montrer son érudition. L'opposition de la voix active et moyenne qui en védique portait un sens est devenue, en sanscrit, un pur hasard de conjugaison (sauf pour l'unique exemple «fonctionnel» *brāhmaṇo yajati* (actif) „le prêtre fait un sacrifice pour quelqu'un d'autre“ vs. *brāhmaṇo yajate* (moyen) „le prêtre fait un sacrifice pour lui-même“ que l'on cite dans tous les manuels, mais qui, dans le système du sanscrit littéraire, ne représente qu'un tour idiomatique). La tournure passive à l'agent périphrastique n'est en sanscrit que la façon habituelle, normale même de dire une phrase «active» sans apporter aucune modification à son sens.

1.2. Dans la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, l'étude approfondie de la morphologie comparée des vieilles langues i.-e.<sup>nes</sup> a donné de nouveaux résultats importants. Antoine Meillet (1922, 1929, 1931) et Louis Renou (1925, 1932, 1936) aboutissent à une solide chronologie relative des formes verbales qui démontre que la distribution des désinences et des thèmes est pleine d'«irrégularités» par rapport au sus-cité système tripartite des thèmes verbaux et des catégories en dérivant, que ce système-là résulte d'importantes réfections, que plusieurs catégories du verbe védique sont issues de dérivations indépendantes de lui. Christian Stang (1932) et Jerzy Kuryłowicz (1932) prouvent que les désinences du parfait et celles du moyen sont d'origine commune. À part cela, le déchiffrement du hittite nous confronte à une langue indo-européenne qui n'est certainement pas moins vieille que le védique, mais qui a, contrairement à ce dernier, un système verbal très simple: deux modes (indicatif, impératif), deux temps (présent, prétérit), deux voix (active, passive). Les Hittites comment firent-ils pour «dégénérer» si vite, linguistiquement, par rapport aux vieux Indiens?

«Pouvons-nous encore supposer, pour l'indo-européen commun, la tripartition thématique-aspectuelle de présent-aoriste-parfait?» – voilà la question que se pose

Christian Stang (1942). Mais on saura vite combien la tradition pèse. À sa question inquiétante donne Stang sur-le-champ une réponse affirmative pour l'ensemble du balte, du germanique et du slave, se contentant de trouver des formes isolées (parfois à fréquence d'une seule par groupe de langues), qui, morphologiquement, correspondent à tel parfait grec ou à tel aoriste indien sans jamais pouvoir témoigner de l'existence d'un système d'aoriste ou de parfait à la gréco-indienne. De même, Hermann Kolln (1969), ayant expressément reconnu la non-existence de l'aoriste en balte comme en germanique, ne tarde pas un instant à réclamer la légitimité de supposer un ancien aoriste pluriforme balte, vu qu'il y a un aoriste pluriforme en vieux-slave. Il ne se demande pas, hélas! si jamais il est légitime (et sur quelle base) d'identifier ce que l'on appelle traditionnellement aoriste en vieux-slave avec ce que l'on appelle aoriste en grec et en indien. Edgar Sturtevant (1951), voyant combien le hittite diffère de l'i.-e. traditionnel, essaie de le chasser de la famille à force de lui octroyer une parenté «latérale» en élargissant l'indo-européen en «indo-hittite».

1.3. Tout de même, dans la deuxième moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, la vision tripartite cède du terrain. Elle s'est maintenue, avec des réserves expresses, dans des ouvrages de première orientation, tels par Hans Krahe (1963)<sup>1</sup>. Or une monographie aussi importante que celle par Calvert Watkins (1969) décrit les paradigmes formels des langues i.-e.<sup>nes</sup> sans s'occuper du tout des paradigmes catégoriels. Jerzy Kuryłowicz (1964) déduit le temps et l'aspect verbaux à partir des notions *a priori* d'antériorité et de perfectivité, tout en soulignant le caractère strictement individuel de chaque langue qui établit son propre système aspecto-temporel.

Nous embrassons vivement l'idée d'individualité de chaque système linguistique, mais voulons minimiser l'appareil *a priori*. Notre but est de scruter l'inventaire morphologique commun aux langues i.-e.<sup>nes</sup> et d'esquisser des voies de sa paradigmatization. Une inspiration profonde nous a été donnée dans l'œuvre d'Émile Benveniste (1935; 1948).

2. Nous adopterons ici le cadre théorique élaboré par Helena Kurzová (1993) à qui nous renvoyons également pour la bibliographie détaillée. Son approche pré-suppose deux stades consécutifs dans l'évolution du type flexionnel de l'indo-européen: 1° un stade à flexion dérivative, 2° un stade à flexion paradigmatique.

Au stade à flexion dérivative (f-d), les mots sont repartis en classes lexico-sémantiques non-oppositionnelles, chaque mot appartenant à une classe seulement. L'appartenance à telle ou telle classe se manifeste par la présence de tels et tels morphes qui servent au même temps à exprimer des fonctions syntaxiques (tels

---

<sup>1</sup> J. A. Kerns et Benjamin Schwartz (1972; §12) en décrivant le verbe fini i.-e. ne font que remarquer: „Provisionally, IE proper came to have three (or four) archcategories or tense systems: present, aorist, perfect, and future, insofar as the last was a tense category.“

congruence, apposition). De l'autre côté, la possibilité d'assumer une fonction syntaxique particulière relève de l'appartenance du mot en question à une classe lexico-sémantique particulière. Le type à flexion dérivationnelle est très riche en formes à application limitée sans distinguer – en termes de Vilém Mathesius (1929; 1942) – entre l'acte de dénomination et celui de mise-en-relations.

**Exemple I:** Le substantif i.-e. était au stade f-d reparti en deux classes: animé et inanimé. Un mot animé pouvait exister en plusieurs formes dont un «proto-nominatif», marqué par le morphe *-s*, qui aurait pu signifier „animé, présenté en tant qu'autonome, individuel, indépendant“ et un «proto-accusatif», marqué par *-m*, qui aurait pu signifier „animé, présenté en tant que non-autonome, dépendant“. Un mot inanimé existait en premier lieu comme simple thème sans aucune désinence, comme «cas indéfini». Il pouvait également revêtir plusieurs formes, dont un «proto-instrumental» en *-e/H*, mais jamais celles en *-s* ou en *-m*.

Au stade à flexion paradigmatique (f-p), les formes dérivées à partir d'un mot se rangent en systèmes oppositionnels. Une forme porte une information grammaticale par opposition à une autre, non par segmentation en morphes dont l'identité a peu de pertinence. Au passage du stade f-d au stade f-p, beaucoup de morphes perdent leur motivation sémantique, devenant ainsi de simples allomorphes de morphèmes prescrits par les paradigmes; de nouvelles formes sont dérivées ou d'anciennes sont nouvellement classées pour les mots qui de par leur classement lexico-sémantique ne réussissaient guère à remplir toutes les cases du paradigme morphologique auquel ils ont été soumis.

**Exemple II:** Le collectif en *-a* qui à f-d avait une signification à part devient équivalent au pluriel, d'où des allomorphismes comme lat. *ioca – ioci*. Le pluriel qui à f-d n'était dérivé que pour des animés se voit élargi aux inanimés, le collectif devenant ainsi un «pluriel du neutre», mais lors de ce processus, plusieurs degrés de paradigmatisation sont possibles, cf. l'accord différent du «pluriel du neutre» avec le verbe dont il est sujet en grec (verbe au sg.) et en latin (verbe au pl.).

**2.1. Le paradigme est à double face: catégoriel, prescrivant des «case vides», et formel, les remplissant.** Pour chaque langue indo-européenne ancienne, le passage du stade f-d au stade f-p s'est fait individuellement, quoiqu'il y ait eu des parallélismes. Le degré de paradigmatisation varie de langue à langue, de paradigme à paradigme (cf. le degré de différenciation des cas au singulier, pluriel et duel), parfois de mot à mot (cf. lat. *loca – loci* „lieux comme espace commun – lieux pris séparément“ en tant qu'allomorphisme à portée lexico-sémantique à côté de *ioca – ioci* „plaisanteries“, allomorphisme sans portée lexico-sémantique). Tout de même, toute langue ancienne attestée si vieille qu'elle soit relève du type f-p, le stade f-d représentant un indo-européen commun abstrait en tant que type linguistique, champ de possibilités.

À aucun des deux stades du type flexionnel, nous ne concevons le mot comme une structure additive en guise de „unité lexicale à soi“ + „information grammaticale surajoutée“, mais comme un tout structuré.

**Exemple III:** Dans des énoncés thétiqes sans structuration grammaticale interne, tels *ecce amicus*: *amicus optimus* (la relation syntaxique de congruence ne suffit guère à établir une phrase), nous

trouvons, au stade f-p, toujours un nominatif, jamais un «cas indéfini». C'est le même nominatif qui figure dans un énoncé si parfaitement grammaticalisé comme *amicus uenit*. Nous supposons qu'il en ait été de même au stade f-d, c'est à dire, que dans un énoncé théorique, un mot animé ait figuré au «proto-nominatif» en vertu de la signification „autonome, indépendant“ de cette forme, et non au «cas indéfini». Ce dernier aurait pourtant pu exister chez des animés, et se verrait systématisé, au stade f-p, comme le vocatif du paradigme de déclinaison.

2.2. En ce qui concerne le verbe indo-européen, nous conjecturons avec Erich Neu & Wolfgang Meid (1979) qu'il y ait eu, au stade f-d, une division en deux classes lexico-sémantiques: verbe actif et verbe inactif. Ils étaient distingués aux désinences (qui exprimaient congruence)<sup>2</sup> et à un certain degré caractérisés par la structure de leurs radicaux.<sup>3</sup> Nous concevons les deux classes comme disjonctives (chaque verbe appartenait à l'une ou à l'autre, jamais aux deux à la fois) et non-oppositionnelles (il n'y avait pas de paires lexicales systématisées d'actif et d'inactif), aucune d'entre elles n'étant marquée.

La classification en actif et inactif portait sur le procès (action/état) du verbe qui pouvait s'accomplir soit à partir du sujet et hors lui (actif), soit dans lui et/ou en l'entourant (inactif). La nature active ou inactive du verbe n'indiquait pas, à propos du procès, si le sujet le provoquait, percevait, subissait, etc. d'après nos concepts cognitifs. Elle ne tenait pas compte non plus de la «transitivité». Au fait, nous ne supposons point de rection verbale, le nom jouissant d'une parfaite autonomie syntaxique. Par voie de congruence, le verbe se rapportait à un seul nom, son sujet. Le «proto-nominatif» du sujet exprimait que le nom ainsi désigné existait comme non-affecté, indépendant, ayant son individualité.

**Exemple IV:** Les relations syntaxiques ne sont bien comprises que complétées du caractère lexico-sémantique de leurs membres. Rappelons-nous le verbe grec *δέπνεται* (un ancien inactif) qui signifie, au sujet animé, „voit clair“ et, au sujet inanimé, „luit clair“.

Pour caractériser les verbes actifs et inactifs nous avons consciemment reproduit la formulation dont s'était servi Émile Benveniste (1950) en différenciant la diathèse externe et interne. Évidemment, la classification en actif et inactif est une «proto-diathèse» qui se reflète bien dans les *actiua tantum* et les *media tantum* des langues i.-e.<sup>occ</sup> anciennes. Mais rappelons-nous que nous sommes au stade f-d et qu'une vraie diathèse nécessite que la morphologie pourvoie systématiquement les verbes actifs de leurs homologues inactifs *et uice uersa*, ce qui n'arrive qu'au stade f-p. Encore faut-il remarquer que l'opposition actif vs. moyen telle que nous la connaissons en

---

<sup>2</sup> Aux personnes «moi», «toi», «autrui» on reconstruit une série -m, -s, -t pour l'actif et une série -H<sub>z</sub>, -tH<sub>z</sub>, -e/o pour l'inactif. Nous ne présupposons pas, au stade f-d, de catégories systématisées de personne et nombre du verbe.

<sup>3</sup> Le verbe actif serait du type CeC, l'inactif aurait pour son deuxième élément consonantique une sonante, une sémi-voyelle ou une laryngale, à savoir CeRC/CRC, CeIC/CIC, CeUC/CUC, CeHC/CHC. La classification d'après le radical demanderait une discussion approfondie de chaque racine prise séparément.

grec ou en vieil-indien résulte des paradigmatisations propres à ces langues-là, les (médio)passifs latin ou hittite étant de nature différente.

3. Passons maintenant à construire (et non re-construire) deux systèmes hypothétiques du temps de verbe en indo-européen, bâtis sur l'inventaire morphologique commun.

Toutes les langues indo-européennes attestent la particule *-i* qui, ajoutée aux désinences dites secondaires, en fait celles que l'on appelle traditionnellement primaires. À elle s'oppose la particule *e-* qui, en grec, indo-iranien et arménien, sert sous le nom d'augment à marquer les temps du passé. Par sa signification d'origine, la particule *-i* pouvait exprimer l'actualité du procès du verbe, tandis que *e-*, sa non-actualité ou bien son actualité-au-temps-jadis. Les deux particules d'actualisation s'excluent mutuellement dans une seule forme verbale dans toutes les langues qui en disposent à la fois.

Nous démontrerons leur fonctionnement sur la conjugaison athématique grecque. À partir de la structure  $\Phi H-M$  (thème radical + exponent morphologique de «moi» à l'actif) nous avons un «présent athématique»  $\varphi\eta-\mu-\acute{\iota}$  (procès actuel, réel) et un «imparfait athématique»  $\acute{\epsilon}-\varphi\eta-\nu$  (procès actuel-au-temps-jadis, non-plus-réel). Le grec permet d'appliquer les particules *-i* et *e-* à des verbes à radical simple, cf.  $EI-M \rightarrow \epsilon\acute{\iota}-\mu-\acute{\iota}$  &  $\tilde{\eta}-\alpha < \acute{e}j-m < e-ei-m$ ; suffixé, cf.  $\Delta EIK-NY-M \rightarrow \delta\epsilon\acute{\iota}x-\nu\nu-\mu-\acute{\iota}$  &  $\acute{\epsilon}-\delta\epsilon\acute{\iota}x-\nu\nu-\nu$ ; redoublé, cf.  $TI-\Theta H-M \rightarrow \tau\acute{\iota}-\theta\eta-\mu-\acute{\iota}$  &  $\acute{\epsilon}-\tau\acute{\iota}-\theta\eta-\nu$ . L'application dépasse les verbes actifs pour s'étendre aussi à d'anciens inactifs («médio-passifs» grecs), cf.  $KEI-TO \rightarrow \kappa\epsilon\acute{\iota}-\tau\alpha-\acute{\iota}$  &  $\acute{\epsilon}-\kappa\epsilon\acute{\iota}-\tau\omicron$ .

La construction annoncée généralise les possibilités de dérivation démontrées au paragraphe précédent sur l'ensemble des verbes, actifs et inactifs, en les rangeant en paradigmes morphologiques. Nous n'envisageons pas d'élever la paire  $\varphi\eta-\mu-\acute{\iota}$  et  $\acute{\epsilon}-\varphi\eta-\nu$  en opposition directe parce qu'il est rare que les deux membres d'une opposition soient marqués (sans compter le fait que la particule *e-* n'a pas droit d'entrée dans l'inventaire de l'indo-européen commun).

3.1. Un premier système paradigmatique consiste à opposer les formes marquées du type  $\Phi H-M-I$  aux non-marquées du type  $\Phi H-M$ . Nous obtenons ainsi un procès actuel, donc présent, opposé à un procès non-actuel qui, par extension, peut être compris soit comme passé, soit comme irréel (ce qui est d'autant plus facile que la langue ne développe pas d'autres modes). D'où un système catégoriel à deux termes: «présent» vs. «prétérit/irréel». Un tel paradigme catégoriel de morphologie verbale est réalisée en hittite dont le verbe ne connaît qu'un présent à *-i* et un prétérit sans *-i*, formes systématisées aux deux conjugaisons allomorphes (celle en *-mi* correspondant à l'ancien actif *i.-e.* et celle en *-hi* correspondant à l'ancien inactif *i.-e.*) et aux deux voix (le moyen-passif hittite résultant d'une construction impersonnelle).<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> Ajoutons qu'en hittite ne sont pleinement paradigmatisées que les catégories du verbe fini et que celles-ci, outre l'indicatif, ne connaissent qu'un seul mode: impératif.

3.2. Une deuxième possibilité consiste à opposer à  $\Phi H-M$  d'un côté  $\Phi H-M-I$  et de l'autre côté  $E-\Phi H-M$ . Le type dérivatif de  $\Phi H-M$  qui n'existe pas en grec est bien attesté en vieil-indien. C'est l'injonctif védique, forme fantôme, difficile à classer. La difficulté est causée par le fait que l'injonctif est pris pour marqué. Si par contre on prend pour marqués les deux autres types dérivatifs qui expriment soit un procès expressément actuel, réel dans le temps du présent (marqué par *-i*) soit un procès expressément non-plus-actuel, réel dans le temps jadis (marqué par *e-*), on comprend mieux la facilité avec laquelle l'injonctif védique désigne des procès et au passé et au présent et hors temps et irréels.

L'ensemble des formes athématiques d'injonctif, présent, aoriste et imparfait ne couvre certes pas toute la conjugaison védique. Néanmoins, il en constitue un sous-système autonome que l'on peut, théoriquement, élargir en paradigmes catégoriels indépendants, permettant d'exprimer deux temps (présent, prétérit) et deux modes (indicatif, subjonctif).<sup>5</sup>

3.3. Jusqu'à présent, nous étions bornés au verbe athématique. Celui-ci est dans toutes les langues i.-e.<sup>ms</sup>, le hittite excepté, confronté au verbe thématique qui est morphologiquement un peu plus chargé.<sup>6</sup> Le segment thématique *e/o* n'est, dans l'inventaire morphologique de l'indo-européen commun, qu'un moyen de dérivation parmi d'autres. Sa signification d'origine nous échappe. Toujours est-il que le présent thématique remplit à la fois la fonction du présent athématique (l'actuel) et de l'injonctif (le non-actuel). Dans la plupart des langues i.-e.<sup>ms</sup>, le présent thématique est devenu LE centre du paradigme morphologique du verbe, le «présent athématique» étant considéré comme expression marginale de la même catégorie.

4. Avant d'aller plus loin, ayant en vue le latin et le grec, nous devons supposer qu'en indo-européen commun, chacune des deux grandes classes verbales lexico-sémantiques (l'actif et l'inactif) ait été assujettie à une sous-division, également d'ordre lexico-sémantique. L'actif aurait distingué un perfectif et un imperfectif (aspectualité), l'inactif, un progressif et un non-progressif (processualité). Les deux sous-classes étaient non-oppositionnelles: un verbe actif était de par sa signification lexicale soit perfectif, soit imperfectif, et analogiquement pour un inactif.

Intuitivement, les deux sous-divisions lexico-sémantiques non-oppositionnelles que nous présumons sont bien acceptables: à supposer que les verbes „marcher“ et „parvenir“ soient actifs, le premier est imperfectif et le deuxième perfectif; à supposer que les verbes „savoir“ et „tourner“ soient inactifs, le pre-

---

<sup>5</sup> Sur le plan formel, le verbe thématique en vieil-indien est un verbe à radical élargi par une voyelle résultant de *e/o*, les désinences propres étant les mêmes qu'au verbe athématique.

<sup>6</sup> Le hittite connaît le morphème thématique seulement comme accompagnement d'autres morphèmes de dérivation radicale du verbe. Les désinences propres de pareils verbes secondaires (celles qui suivent après les morphèmes radicaux) sont les mêmes que dans un verbe athématique primaire.

mier est non-progressif (statique), le deuxième progressif. (La coexistence du progressif et du non-progressif n'aurait été possible que grâce à une grande neutralité de la classe principale de l'inactif vis-à-vis du rapport entre le sujet syntaxique et l'agent sémantique.) Morphologiquement, le perfectif et l'imperfectif s'appuyaient sur les mêmes désinences actives, le progressif et le non-progressif, sur les inactives. Un argument indirect nous est fourni dans l'origine commune, d'un côté, des désinences du présent et de l'aoriste, et de l'autre, de celles du parfait et du moyen. Effectivement, en grec aussi bien qu'en vieil-indien, le perfectif aurait servi de base à l'aoriste, l'imperfectif au présent, le progressif au moyen (*medium*), le non-progressif au parfait.

4.1. Les systèmes morphologiques du verbe grec et latin sont caractérisés d'un grand souci de «compléter» le verbe en tant qu'unité lexicale, c'est à dire, de pouvoir un verbe imperfectif d'un homologue perfectif, voire d'un progressif, et *vice versa*. À tel but servait divers morphèmes de dérivation radicale.

**Exemple V:** Au sein d'une unité lexicale, il est logique de prendre pour primitif le thème le moins chargé. Considérons grec ἐ-βη-ν à côté de βαίχ-ω pour „se mettre en marche“: du fait que le thème de présent est marqué par rapport à celui d'aoriste nous déduisons que l'unité lexicale fut jadis un actif perfectif. Par contre la paire λέγ-ω et ἐ-λεξ-α pour „ramasser“ fait penser que le verbe fut primitivement un actif imperfectif ce qui vaut de même pour latin *dīc-i-t* à côté de *dīc-i-t* = *dixit* „dire“. Le thème non-marqué de *uid-i* à côté de *uid-e-ō* pour „voir“ se prête à l'explication que le verbe latin (actuellement actif) est d'origine inactive et à la même conclusion mène la comparaison de *liŋqu-i-t* à *liŋqu-i-t* pour „rester“. Il n'est pourtant point notre objectif de reconstruire les sous-classes d'origine des verbes grecs et latins.

En indo-européen commun, les quatre classes verbales lexico-sémantiques furent non-oppositionnelles. Le grec et le latin en font des catégories morphologiques oppositionnelles.

Le grec incorpore dans son système verbal toutes les quatre classes en opposant l'inactif non-progressif («parfait») d'un côté à l'actif perfectif («aoriste») en vertu de son imperfectivité, et de l'autre, à l'actif imperfectif («présent») en vertu de sa non-progressivité, l'inactif progressif («moyen») étant opposé à l'actif imperfectif («présent») en vertu de son inactivité et à l'actif perfectif («aoriste») en vertu de sa progressivité.

Le latin ne garde que trois classes initiales à force d'identifier l'inactif non-progressif («parfait») à l'actif perfectif («aoriste») à base de la perfectivité (état en tant que résultat d'une activité précédente). En conséquent, l'inactif progressif commence à partager l'imperfectivité avec l'actif imperfectif. Le perfectif latin s'oppose à l'imperfectif au sein de l'ancien actif i.-e. Sur cette opposition se fondent les deux sous-systèmes du verbe latin: *inflectum* (bâti sur l'imperfectif) et *perfectum* (bâti sur le perfectif). Esseulé, l'ancien inactif progressif deviendra le passif (déagentif) qui, en vertu de la valeur aspectuelle acquise, sera rangé du côté de l'*inflectum*. Au fait, il n'y a pas de passif synthétique au *perfectum* latin. (Remarquons que le passif péri-



phrastique, ajouté au perfectum plus tard par analogie, fut créé sur la base de syntagmes non-progressifs, statiques.)

**Exemple VI:** Des traces de l'ancien inactif progressif restent visibles dans les déponents comme *sequor*, *επομαι* „je suis“ (de „suivre“), (*g*)*nascor*, *γιγνομαι* „je nais, je deviens“; celles de l'ancien inactif non-progressif dans les parfaits «irréguliers», tel *memini* „je me souviens“, *μεμωνα* „j'ai à l'esprit“, *odi* „je hais“, *οιδα* „je sais“.

4.2. Helena Kurzová (1993) voit le premier pas vers la structuration sus-dite dans l'établissement du présent thématique. Celui-ci a remplacé à la fois l'ancien «proto-présent» athématique et l'ancien injonctif, ce qui a obligé le système verbal, en outre, à créer des subjonctifs, moyens neufs, pour exprimer la non-actualité du procès du verbe.

En latin, le présent thématique offre non seulement un imperfectif aux perfectifs, mais aussi un processuel (progressif actif) aux inactifs non-progressifs, cf. *liqui* → *linquo* „laisser, rester“, moyennant quoi l'actif imperfectif latin devient une catégorie commune, opposée à la fois à l'ancien inactif non-progressif (*uideo* à *uidi* „voir“) et à l'ancien actif perfectif (*uenio* à *ueni* „venir“). Cette double appartenance du présent latin se voit bien dans les cas d'asymétrie morphologique où deux verbes différenciés à l'infectum tombent identiques au perfectum, cf. (*sido* „je m'assois“ & *sedeo* „je suis assis“) → *sedi* „je me suis assis“; (*scio* „je sais“ & *scisco* „j'apprends“) → *sciui* „j'ai su/appris“.

**Exemple VII:** Le processuel que le présent thématique latin offre à l'inactif non-progressif peut bien aller jusqu'à éliminer ce dernier sous sa forme paradigmatiée de perfectum. En témoignent les verbes comme *gaudeo* „je me réjouis“, *soleo* „je suis habitué“ dont les parfaits archaïques *gauisi*, *solui* firent vite de disparaître pour être remplacés, ultérieurement, par des tournures périphrastiques *gauisus sum* „je me suis réjoui“ et *solitus sum* „j'ai pris habitude“.

En grec, le présent thématique offre également un processuel (progressif actif) aux anciens inactifs non-progressifs, cf. *λέλοιπα* (le redoublement *λε-* est secondaire)<sup>7</sup> → *λείπω* „je suis resté → je reste“, mais en plus, la structuration du grec est caractérisée par le développement du moyen (inactif progressif) qui est opposé à l'actif tout en partageant avec ce dernier une base sémantique commune d'«agentivité», tandis que le passif latin est déagentif.<sup>8</sup> «Agent» signifie ici acteur et/ou por-

---

<sup>7</sup> Le redoublement fut à l'origine un moyen non-systématisé d'emphase et il est effectivement attesté à tous les trois thèmes verbaux. Ce ne fut que plus tard qu'il devint, systématisé, la marque du parfait, tout comme l'augment, systématisé lui aussi, devint la marque du passé. Mme Kurzová fait remarquer que dans les formes grecques à redoublement consonantique se répercutent les deux particules d'actualisation: *i* au présent, *e* au parfait, cf. *δίδωμι* „je donne“ vs. *δέδωκα* „j'ai donné“, *γίγνεται* „(il) naît“ vs. *γεγένηται/γέγονε* „(il) est né“.

<sup>8</sup> Le «passif» grec en *-(θ)η-* qui représente une innovation ultérieure doit être étudié en connexion avec le fait que grand nombre de verbes grecs disposent de deux thèmes d'aoriste, l'un transitif (effectif), l'autre intransitif (ineffectif). Leur distinction relève donc plutôt du domaine de la valence verbale que

teur du procès du verbe sans égard pour son évaluation d'après une sémantique cognitive, cf. supra sub 2.2.<sup>9</sup>

4.3. La binarité aspectuelle du verbe latin (l'infectum vs. le perfectum, cf. *uideo* vs. *uidi*) a rendu possible de développer deux séries temporelles parallèles, basées sur les relations d'avant et d'après, à savoir *uidebam* (imperfectum) – *uideo* (prae-sens) – *uidebo* (futurum) au sein de l'infectum et *uideram* (plusquamperfectum) – *uidi* (perfectum) – *uidero* (futurum exactum) au sein du perfectum.

Le système ternaire du verbe grec opposant λείπω (thème de présent) à λέλοιπα (thème de parfait) aussi bien qu'à ἔλιπον (thème d'aoriste) ne se prête pas tellement au développement de séries temporelles: le processuel (aspect imperfectif) ne connaît qu'un présent et un imparfait; l'aspect perfectif ne dispose que d'un seul membre (aoriste), donc point de relation temporelle; le futur est hors du système des thèmes aspectuels traités; seul le parfait a développé un temps d'avant (plusquamperfectum) et un temps d'après (futurum exactum), les deux temps étant très marginaux. À part cela, les triades aspectuelles souvent ne peuvent exister qu'ayant recours massif au supplétisme, cf. ὄρω – εἶδον – δέδορκα/ ὄπωπα pour „voir“.

Nous n'«accusons» donc point le latin d'avoir «simplifié» le beau système grec. Les deux langues sont également innovatrices. Le grec se voit même obligé à innover d'avantage: l'actif imperfectif grec δείκνυμι „je montre“ nécessite à la fois un actif perfectif ἔδειξα et un inactif progressif δέδειχα, tandis que le latin *dico* „je dis“ se «contente» d'un seul *dixi*; de même, à un ancien inactif non-progressif comme *liqui* „je suis resté“ il suffit de donner, en latin, un seul présent (thématique) actif *linquo*, tandis que le grec (λέ)λοιπα nécessite à la fois un présent (thématique) actif λείπω et un aoriste actif ἔλιπον. À part cela, le latin connaît un passif déagentif *linquor* „on m'abandonne“, *dicor* „on dit à mon sujet“, tandis que le grec produit un moyen agentif λείπομαι „je reste en arrière“; δείκνυμαι „je fais signe“. Le surcroît de la dérivation grecque est le mieux visible aux verbes secondaires: à partir de grec φιλάω = φιλέω „j'aime“ sont dérivés régulièrement et ἐφίλησα et πεφίληκα, tandis que latin *amo* a un seul *amaui*.

Ex e m p l e VIII: La paire δείκνυμι – *dico* présente un ancien actif imperfectif peu typique de par la structure du radical. La version grecque relève en plus de la conjugaison athématique qui est néanmoins purement allomorphe, fonctionnellement identique à la thématique: c'est le suffixe -νυ- qui, en grec, élargit le radical au lieu de la voyelle thématique *e/o* employée en latin.) Les exemples modèles sont *tego* – στέγω „je couvre“, *lego* – λέγω „je ramasse“, *rego* – ῥέγω „je règne“ (tous au radical thématique), qui montrent bien leurs perfectifs sigmatiques, cf. *taxi* – ἔστειξα, *lexi* – ἔλεξα, *rexi* – ὤρεξα. Originellement, le morphème -s- fut un moyen de dérivation radicale spécifique aux verbes actifs et au fait, la dérivation grecque s'est arrêtée là, les verbes στέγω – ἔστειξα, λέγω – ἔλεξα, ῥέγω – ὤρεξα n'ayant

---

de la diathèse. L'auteur du présent mémoire s'exprime là-dessus dans son traité EXEMPLVM LATINO-  
GRAECVM.

<sup>9</sup> L'auteur développe sa conception d'agent de verbe, issue de celle présentée par Petr Sgall et alii (1986), dans sa thèse de doctorat EXEMPLA LITVANICA.

point de parfait. L'ancien actif imperfectif *fero* – φέρω „je porte“ est même resté sans dérivé perfectif (aoriste), le latin ayant recours à *tulī*, le grec à ἐνεγκον.

5. Le verbe balto-slave semble bien éloigné des faits mentionnés aux chapitres 3 et 4. Or, nous y trouvons des cas fort intéressants d'«éternel retour», en apparence neuves, de certaines notions morphologiques i.-e.<sup>nes</sup> très anciennes.

5.1. L'ancienne distinction de l'actif et de l'inactif a disparu sans laisser de traces dans la morphologie du verbe balte – et le lituanien de la recréer à plusieurs reprises. Christian Stang (1962) explique la grande vague de nouveaux verbes athématiques qui survint au XVII<sup>ème</sup> et début XVIII<sup>ème</sup> siècle pour disparaître aussitôt comme un essai du système grammatical de marquer les verbes inactifs. Le lituanien moderne connaît une classe lexico-sémantique de verbes non-intentionnels, marqués par les morphes *-n-* et *-st-*. La signification des deux morphes est identique et leur distribution suit mécaniquement la nature longue (→ suffixe *-st-*) ou brève (→ infixe *-n-*) du radical verbal. Le non-intentionnel lituanien correspond sémantiquement à l'ancien inactif i.-e. et la langue moderne connaît grand nombre de paires verbales (deux unités lexicales dérivées à partir de la même racine) dont un membre est marqué comme non-intentionnel, cf. non-intentionnel *kiñt-a* „(il) change = subit un changement“ et intentionnel *kelė-ia* < *keit-ja* „(il) change = provoque un changement“ (les radicaux *kit-* et *keit-* diffèrent en plus en degré d'apophonie); est également marqué non-intentionnel *lyja* < *li-ñ-j-a* „(il) pleut“ à côté de *lle-j-a* „(il) verse (de l'eau etc.)“.

En i.-e. commun, l'actif et l'inactif furent deux classes lexico-sémantiques non-oppositionnelles distinguées par des moyens morphologiques. En lituanien moderne, le non-intentionnel est une classe lexico-sémantique parmi d'autres qui sont également distinguées (marquées) morphologiquement, tels verbe d'état, verbe intensif/itératif, verbe effectif/causatif. L'intentionnel est une notion négative sans représenter aucune analogie à l'ancien actif indo-européen. Même cela rime parfaitement avec l'évolution i.-e.<sup>ne</sup>, le moyen, issu de l'inactif, étant devenu la voix positivement marquée par opposition à l'actif, voix de base, non-marquée, «neutre».

Ex e m p l e IX: À partir du radical *ñng-* le lituanien dérive un verbe d'état *ñng-i* „(il) est paresseux, s'abandonne à la paresse“ et un verbe non-intentionnel *ñng-st-a* „(il) devient paresseux“, à partir du radical *mjł-* un verbe d'état *mjł-i* „(il) aime, est amoureux de quelqu'un“ et un non-intentionnel (*pa*)*młl-st-a* „(il) tombe amoureux de quelqu'un“, à partir de *šal-* un verbe causatif/effectif *šal-d-o* „(il) refroidit“ et un non-intentionnel *šāl-a* < *šañl-a* „(il) gèle, fait/a très froid“. Dans toutes les paires, les deux membres sont morphologiquement marqués. La première paire présentant des verbes intransitifs, la deuxième des transitifs, on voit que la classe lexico-sémantique des non-intentionnels va à travers la division syntaxique des verbes en transitifs et intransitifs.

5.2. Le verbe slave non plus ne connaît rien de l'ancienne division en actif et inactif, mais l'ancienne sous-division présumée de l'actif en perfectif et imperfectif y trouve une belle analogie, le slave rangeant systématiquement tout verbe en l'une des deux classes: complexe (perfectif) et incomplexe (imperfectif). Tout comme

l'ancienne division i.-e.<sup>nc</sup>, la nouvelle division slave n'est marquée par aucun morphème spécifique, mais contrairement à l'état présupposé ancien, le slave fournit à chaque verbe imperfectif un perfectif (très souvent, il en fournit même plusieurs) *et vice versa*. Les racines verbales qui n'existent qu'à un seul aspect sont rarissimes.

En expliquant la genèse du système aspectuel slave, Igor Némec (1958) s'appuie essentiellement sur la catégorie d'ingressivité qui aurait été à l'origine du complexe (perfectif) en tant que transition vers en état. Ce fut le morphème *-n-*, pris dans l'inventaire dérivatif de l'i.-e., qui servit de porteur principal de l'ingressivité en slave. De par sa signification, le morphème ingressif *-n-* i.-e. est très proche de l'inchoatif *-sk-* qui, par contre, est tout-à-fait inconnu en slave.<sup>10</sup> En grec et en latin, les deux morphèmes sont attestés uniquement au présent (à l'infectum), jamais aux thèmes perfectifs «à l'ancienne», tel aoriste grec ou perfectum latin. En lituanien (*-sk-* étant *-st-*), ils marquent, en synonymie parfaite et limités au temps du présent, la non-intentionnalité du procès du verbe qui en elle n'a rien de perfectif non plus. La combinaison sémantique de l'ingressif (transition vers en état) avec le perfectif (complexe) est d'utilisation purement slave.

5.3. Le temps verbal en slave s'exprime, d'un côté, à l'aide du présent thématique i.-e. ancien et, de l'autre côté, à l'aide d'innovations morphologiques. Le futur, si jamais il existe, est toujours périphrastique. Le passé disposait originellement de deux formes qui, dans la plus grande partie des langues slaves modernes, ont été remplacées, les deux, par un système différent, ayant pour base un participe périphrastique.

On désigne généralement les deux formes anciennes du passé en slave comme aoriste et imparfait, mais il faudrait les appeler respectivement «prétérit» et «prétérit marqué» (auxquels seraient opposé encore le parfait en tant que «prétérit périphrastique»). Lier l'aoriste slave à l'ancien perfectif i.-e. et l'imparfait à l'ancien imperfectif serait un court-circuit de pensées qui manquerait de justificatif à la fois en morphologie formelle et en analyse sémantique de textes en vieux-slave ou en vieux-tchèque, comme l'ont bien démontré Bohumil Havránek (1939) ou Antonín Dostál (1954). Par leurs origines, les temps morphologiques du verbe slave sont indépendants de l'aspect. Ce n'est qu'ultérieurement qu'en certaines langues slaves, dont le tchèque, la catégorie de temps se soumet à celle d'aspect (en liant l'incomplexe exclusivement au présent et le complexe au futur, tout en distinguant les deux aspects au passé), tandis qu'elle reste indépendante en d'autres, tel bulgare.

Bien que les désinences de l'aoriste, le passé slave le moins innové, fassent partie du plus vieil inventaire morphologique i.-e., la catégorie même est plutôt récente.

---

<sup>10</sup> Le verbe *iskati* „chercher“ présente une exception lexicalement isolée et morphologiquement non-motivée. Ajoutons à propos de *-n-* qu'il se trouve également à des incomplexes (imperfectifs), cf. pour „(il) règne“ tchèque moderne *vládne* et vieux-tch. *vlade*, et que grand nombre de complexes (perfectifs) sont faits sans *-n-*, cf. tch. *pijde* „(il) vient/viendra“, *udělá* „(il) fait/fera“.

Cela se voit dans la structure des thèmes d'aoriste qui, pour une grande partie de racines, reposent sur divers suffixes vocaliques.

5.4. En lituanien, on voit encore mieux la nature secondaire du prétérit: il se sert de deux désinences dont une exprime également un présent intensif/itératif ou effectif/causatif et beaucoup de thèmes de prétérit sont formés par les mêmes suffixes à l'aide desquels sont dérivés, de façon productive, des verbes secondaires dénominatifs et déverbatifs.

**Exemple X:** La désinence *-o* marque des intensifs/itératifs ou, plus particulièrement, des effectifs/causatifs. De la racine *žin-* dérivent un présent (préfixé) non-intentionnel (à suffixe *-st-*) *pa-žl-st-a* «*pa-žl-st-a* „(il) re-connaît” et un présent itératif/intensif *žln-o* „(il) connaît/sait = reconnaît à maintes reprises”, marqué par la désinence *-o*, mais également un prétérit *pa-žln-o* „(il) connaissait/savait” qui, au fait, représente le même intensif/itératif que *žln-o* à ceci près que son action est située (contextuellement, c'est à dire par opposition à *pažįsta*) dans le passé. Le suffixe *-ė-* signifie une persévérance en état pur du nom ou du verbe de base, cf. *jaun-as* „jeune” → *jaun-ė-ja* „(il) est manifestement jeune, (il) devient jeune”, or à partir du présent *kalb-a* „(il) parle” le même suffixe donne le prétérit *kalb-ė-jo* „(il) parlait”. Le suffixe *-o-* produit des dénominatifs, tel *svaj-à* „(le) rêve” → *svaj-ó-ja* „(il) rêve”, des déverbatifs, tel *gėr-ia* „(il) boit” → *ger-ió-ja* „(il) boit souvent et en petites quantités”, (il) «buvote» (cf. fr. *tape - tapote*), mais le suffixe forme également des prétérits, tel *miėg-a* „(il) dort” → *miėg-ó-jo* „il dormait”.

6. Nous voyons donc que pour établir la catégorie de temps et d'autres catégories verbales de base, les langues indo-européennes se sont servies de divers dérivés à signification hétérogène. Ces dérivés-là n'ont reçu leur signification grammaticale que du haut des catégories qu'ils étaient appelés à servir et l'ont reçue à force d'être opposés l'un à l'autre au sein d'un paradigme catégoriel commun. Nous voyons également qu'en chaque langue indo-européenne, le procès de paradigmatization s'est opéré en grande indépendance, en s'appuyant sur divers systèmes de (sous)classement lexico-grammatical du verbe.

Nous sommes persuadés que la paradigmatization est un thème porteur et bien approprié à jeter un jour nouveau sur la grande quantité de connaissances que la linguistique comparée a ramassées au cours de sa longue et riche histoire. L'approche paradigmatization complète naturellement l'approche plus traditionnelle qui cherche les reflets des catégories dans les morphes par lesquels elles s'expriment. Nous sommes conscients que cette approche, quoique marginalisée, a toujours été présente en linguistique comparée.<sup>11</sup>

L'auteur du présent mémoire s'engage surtout dans le domaine balto-slave, mais cherche des partenaires attirés par des questions de constitution de paradigmes sans égard à leur spécialisation linguistique.

---

<sup>11</sup> Rien qu'à Prague il faut citer Alfred Ludwig (1832–1912), Josef Zubatý (1855–1931), Oldřich Hujer (1880–1942). Surtout Zubatý mérite d'être beaucoup mieux connu qu'il ne l'est, parce qu'il a encore de quoi inspirer l'époque actuelle.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Benveniste E.*, 1935, *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris.
- Benveniste E.*, 1948, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris.
- Benveniste E.*, 1950, *Actif et moyen dans le verbe*, – *Journal de psychologie*, Janvier-février, – Benveniste, 1966.
- Benveniste E.*, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris.
- Brugmann K.*, 1897–1916, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, I & II (1–3), Strassburg.
- Delbrück B.*, 1893–1900, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, III – V, Strassburg.
- Dostál A.*, 1954, *Studie o vidovém systému v staroslověnině*, Praha.
- Havránek B.*, 1939, *Aspect et temps du verbe en vieux slave*, – *Mélanges de linguistique offerts à Charles Bally*, Genève.
- Hoskovec T.*, 1994, *Exempla Lituanica sententiarum significationis describendae quaestiones aliquot explicantia: Thèse de doctorat (CSc), Université de Prague.*
- Hoskovec T.* *Exemplum Latino-Graecum exemplis Lituanicis annectendum de verbi diatheseos sententiarum significatione describendae aut necessitate aut redundantia tractans (manuscript)*, Praha.
- Kerns A.J., Schwartz B.*, 1972, *A Sketch of the Indo-European Finite Verb*, New York, Leiden.
- Krahe H.*, 1963, *Indogermanische Sprachwissenschaft*, II: *Formenlehre*, Berlin.
- Kuryłowicz J.*, 1932, *Les désinences moyennes de l'indo-européen et du hittite*, – *BSL* 33 1 ss.
- Kuryłowicz J.*, 1964, *The Inflectional Categories of Indo-European*, Heidelberg.
- Kurzová H.*, 1993, *From Indo-European to Latin: The evolution of a morphosyntactic type*, Amsterdam & Philadelphia.
- Kølln H.*, 1969, *Oppositions of voice in Greek, Slavic, and Baltic*, – *Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab, Historisk-filosofiske Meddelelser*, 43 (4), København.
- Mathesius V.*, 1929, *Funkční lingvistika*, – *Mathesius*, 1982, 29–38.
- Mathesius V.*, 1942, *Řeč a sloh*, – *Čtení o jazyce a poezii (ediderunt B. Havránek & J. Mukařovský): Družstevní práce*, Praha, – *Mathesius*, 1982, 92–146.
- Mathesius V.*, 1982, *Jazyk, kultura a slovesnost*, Praha.
- Meillet A.*, 1922, *Remarques sur les désinences verbales de l'indo-européen*, – *BSL* 23 64–75.
- Meillet A.*, 1929, *Sur les désinences secondaires de 3<sup>e</sup> personne du sg.* – *MSL* 23 215–221.
- Meillet A.*, 1931, *Caractère secondaire du type thématique européen*, – *BSL* 32 194–203.
- Němec I.*, 1958, *Genese slovanského systému vidového*, – *Rozpravy Československé akademie věd*, 68 (7), Praha.
- Neu E., Meid W.*, 1979, *Hethitisch und Indogermanisch: Vergleichende Studien zur historischen Grammatik und zur dialekt-geographischen Stellung der indogermanischen Sprachgruppe Altkleinasiens*, Univ. Innsbruck: Institut für Sprachwissenschaft.
- Renou L.*, 1925, *Le type védique tudāti*, – *Mélanges Vendryes*, Paris, 309–316.
- Renou L.*, 1932, *À propos du subjonctif védique*, – *BSL* 33 5–30.
- Renou L.*, 1936, *Études de la grammaire sanscrite*, Paris.
- Schleicher A.*, 1861–62, *Compendium der vergleichenden Grammatik der indo-germanischen Sprachen*, I–II, Weimar.
- Sgall P., Hajičová E., Panevová J.*, 1986, *The meaning of the sentence in its semantic and pragmatic aspects*, Dordrecht.
- Stang Chr. S.*, 1932, *Perfektum und Medium*, – *Norsk tidsskrift for sprogvidenskap*, 6, 29–39.
- Stang Chr. S.*, 1942, *Das slavische und baltische Verbum*, – *Det Norske Videnskaps-Akademi i Oslo, Hist-Filos. Klasse*, II (1), 39 ss.
- Stang Chr. S.*, 1962, *Die athematischen Verba im Baltischen*, – *ScSl* 8 161–170.
- Sturtevant E. H. S.*, 1951, *A comparative grammar of the Hittite language*, New Haven & London.
- Watkins C.*, 1969, *Indogermanische Grammatik*, III (1): *Geschichte der indogermanischen Verbal-flexion*, Heidelberg.
- Zubary J.*, 1945–1954, *Studie a články I (1, 2), II*, Praha: *Česká akademie věd a umění & Československá akademie věd*.